LE PAYS DE L'OR

PAR HENRI CONSCIENCE

II

LE DÉPART

(Suite)

—Viens, Victor, dit Jean en pressant la main de son ami, descendons pour dire un mot à nos provisions et déboucher une bouteille de madère.

—Oui, oui, répondit Victor avec enthousiasme, l'heureux voyage est commencé. Hourra ! buvons un coup là-dessus ! L'avenir nous appartient.

Pendant qu'ils parlaient de leurs projets et de leurs espérances en buvant un verre dans l'entrepont, le *Jonas* descendait le cours de l'Escaut jusqu'à la hauteur de Callao, où on lâissa tomber l'ancre pour attendre la marée du lendemain.

Le capitaine, malgré son air dur et sévère, se montrait fort aimable envers les passagers. Il semblait les encourager à passer encore la dernière heure du jour dans la gaieté ; serrait, en se promenant, la main aux uns, offrait aux autres d'excellents cigares, et fit même monter quelques bouteilles de rhum, pour en verser un verre à ceux qui le désiraient. Un murmure approbateur s'élevait sur son passage, et le cri de : " Vive notre brave capitaine ! " retentissait autour de lui.

Pendant ce temps, les matelots échangeaient entre eux des regards mystérieux, et semblaient se dire que les manières amicales du capitaine cachaient un secret.

Le capitaine laissa les passagers s'amuser jusqu'à dix heures du soir ; mais alors il leur fit comprendre, avec bonté, que chacun devait aller se coucher dans la cabine qui lui était désignée. On vida des gens fatigués à trouver leur lit et le silence le plus complet régna enfin sur le pont.

Vers minuit, les barques quittèrent silencieusement le bâtiment et se dirigèrent vers la côte flamande de l'Escaut, puis revinrent aussi mystérieusement avec de nouveaux passagers. Immédiatement après, les marins, s'éclairant au moyen de lanternes, tirèrent d'une cachette des planches de sapin, et se mirent à clouer et à marteler si fort, que le pont en fut ébranlé. Ce travail nocturne avait pour but d'ajuster, au moyen de ces planches préparées d'avance, des lits pour les nouveaux arrivants. Les passagers, endormis dans leurs cabines, ne s'étonnèrent guère de ce vacarme, car on avait eu la précaution de les avertir que, pendant la nuit, on construisait, pour leur facilité, une nouvelle cuisine.

Il existe dans le port d'Anvers, comme ailleurs, des règlements qui déterminent le nombre de voyageurs qu'un bâtiment peut prendre en raison de sa grandeur. Une commission visite les navires avant leur départ, compte les voyageurs, mesure la place assignée à chacun d'eux dans l'entrepont, et pèse et examine les provisions, pour s'assurer que les personnes qui s'embarquent ne manqueront ni d'espace ni de la nourriture suffisante. Sur le *Jonas*, on avait trouvé assez d'espace, des provisions plus qu'il n'en fallait et tout était en règle pour cent hommes, sans compter les matelots. Mais, pendant que la commission inspectrice achevait sa visite par les mots sacramentels : *All right !* le dernier convoi du chemin de fer de la Flandre amena encore une cinquantaine de chercheurs d'or, tous Français, des environs de Lille et de Douai, qui furent conduits à Calloo par des gens apostés à cet effet pour s'embarquer secrètement à minuit sur le *Jonas*. Le résultat de cette fraude était un bénéfice net de trente ou quarante mille francs pour celui en faveur duquel elle avait été pratiquée ; car on recevait le prix du voyage de cinquante passagers que, d'après les dispositions de la loi, l'on ne pouvait pas prendre à bord.

L'accumulation de tant de monde pouvait être une cause de grande gêne ; mais le capitaine semblait s'en inquiéter fort peu. Il répondit à une remarque de son pilote :

—Cela ira, Corneille. Il y a assez de provisions ; on diminuera la ration ; si c'est nécessaire.

—Mais l'eau, capitaine ? Il n'y en a pas la moitié de ce qu'il faut pour tant de monde !

—Je le sais, Corneille. Cela prend trop de place ; nous renouvellerons notre provision dans le premier port d'Amérique.

—Les passagers ne seront pas peu étonnés de l'arrivée de tant de nouveaux compagnons...

—Bah ! cela importe peu, si nous pouvons seulement prévenir les plaintes jusqu'à ce que nous soyons sortis de l'Escaut.... Une fois en pleine mer, je saurai bien leur fermer le museau.—Dis à Jacques le cuisinier en chef, d'allumer le feu tout à l'heure et de faire cuire des beefsteaks pour tous. Ou leur donnera à déjeuner un bon verre de rhum. Tu verras, Corneille, la venue de ces nouveaux compagnons ne fera que les réjouir. Veille à ce que tout soit prêt pour lever l'ancre à la première lueur du jour. Le bâtiment doit être sous voiles

avant que les passagers aient quitté leurs cabines.

Le pilote se dirigea vers l'autre extrémité du pont pour aller trouver le cuisinier en chef ; il se frottait les mains en marchant et chantonnait entre ses dents :

Plus on est de fous, plus on rit.
Plus on est....

Mais le capitaine, irrité de cette raillerie, interrompit la chanson en criant :

—Tais ton bec !
—Oui, capitaine.

III

SUR L'ESCAUT

Lorsque la plupart des voyageurs parurent sur le pont, le *Jonas* avait déjà fait deux ou trois lieues de chemin. Quelques uns témoignèrent bien leur étonnement à la vue de nouveau compagnons, et plusieurs même semblèrent soupçonner la fraude ; mais le capitaine leur fit croire que c'était un des voyageurs attardés compris dans l'équipage, qui avaient manqué le convoi et étaient ainsi arrivés trop tard. Les succulents beefsteaks et le bon goût du rhum convainquirent les plus défiants ; et, comme les nouveaux venus paraissaient être de bons compagnons, on oublia bientôt leur arrivée inopportune et on chanta, comme avait fait le pilote :

Plus on est de fous, plus on rit !

*La joyeuse vie recommença ; on dansa et satura de nouveau.

Cette fois, cependant, Donat Kwik n'eut pas grande envie de partager la joie générale. Les deux Anversois le trouvèrent tristement assis dans un coin, la tête dans les mains, et Victor lui demanda par compassion ce qu'il avait.

—Je suis malade, messieurs, répondit le paysan, malade comme un cheval, de la bière d'orge d'Anvers, du genièvre brau que cet empoisonneur de capitaine m'a fait boire hier au soir. Ah ! ma pauvre tête. Il y a là de la dans trois ou quatre hommes occupés à battre le blé. Que ne suis-je en ce moment dans notre grenier à foin de Natten Hoesdonck ! Car en bas dans cette étable de cochons, une marmotte même ne pourrait dormir. Toute la nuit j'ai eu le cauchemar. Il y avait sur mon estomac un bloc d'or grand comme une meule.... Ce maudit genièvre du capitaine ! Ah ! ah ! ma poitrine brûle ; je ne donne plus dix sous de ma vie.

—C'est une suite naturelle de votre ivresse, dit Jean en riant ; c'est à vous seul qu'il faut vous en prendre ; puis, vous l'avez bu, vous devez le cuver avec patience.

Victor, qui est très compatissant, lui prit la main et le consola en lui promettant qu'il guérirait bien vite.

—Puis-je savoir, s'il vous plaît, à qui j'ai l'honneur de parler ? demanda Donat.

—Je me nomme Victor Roozeman.

—Et ce monsieur là ?

—C'est mon ami Jean Creps.

—Eh bien, monsieur Roozeman, je vous remercie du fond de mon cœur de votre bonté. J'ai été grossier et stupide hier, n'est-ce pas ? Pardonnez-le moi, messieurs, et si ne m'arrivera plus. Je sais lire et écrire, je suis bien élevé et je connais mon monde. Lorsque je serai guéri, permettez-moi d'échanger de temps en temps une parole avec vous. Il fut toujours qu'il cause avec moi même, et je ne suis pas éloquent pour y trouver du plaisir.... Oh ! mon Dieu, ma tête, ma tête brûle.

Les deux amis lui dirent encore quelques paroles encourageantes, et continuèrent leur promenade.

Pendant ce temps, le *Jonas*, poussé par un vent frais descendait majestueusement l'Escaut.

L'essaim des passagers était encore plus agité que la veille. On avait dîné pour la première fois sur le navire, un dîner abondant et appétissant ; du roastbeef et des légumes frais pour tous, et même quelques polets rôtis pour les délicats des deux premières classes. Là-dessus, les passagers avaient pris leur ration de vin ou de liqueurs fortes, et sous l'influence de cette légère émotion qui, chez quelques uns, dégénérait en une ivresse complète, les esprits étaient montés à un degré d'excitation extraordinaire.

Le pilote essaya enfin de faire régner un peu d'ordre sur le pont ; mais on reçut ses avis et ses ordres en se moquant de lui, en riant et en dansant. Il alla, tout courroucé, du côté du gouvernail, où le capitaine contemplant avec un sourire l'animation des passagers en gîeté. Il répondit à la plainte du pilote :

—Laisse-les faire, Corneille. Vois-tu là-bas ces nuages monter sur la mer ? Le vent s'élèvera et aussitôt que le *Jonas* commencera à danser, ce sera fini de tout ce vacarme.

En ce moment, Donat Kwik accourut, pâle et défait, vers Jean et Victor, qui contemplaient en causant le large fleuve. Le paysan se laissa tomber à genoux devant eux, et éleva les mains d'un air suppliant.

—Pour l'amour de Dieu ! dit-il, ayez compassion d'un pauvre Flamand ! Je vais mourir, je suis empoisonné....

Le sensible Victor, croyant à la possibilité d'un malheur, releva Donat Kwik, le prit dans ses bras et lui demanda avec intérêt ce qui lui était arrivé.

—Ah ! mon bon M. Roozeman, ah ! M. Creps, je n'étais pas bien, vous savez de quoi, gémit le paysan. Ils ne me comprennent pas en bas ; ils se moquent de moi et rient de ma souffrance. Il y a quelqu'un qui est allé chercher le médecin,

et il est venu un homme avec un gros nez rouge. Il m'a versé dans le corps un demi litre de cette exécrable eau salée, et une poule rouge, du poivre d'Espagne, je connais cela, ça sert à faire trotter les ânes. Ah ! mon Dieu, mon Dieu, je suis empoisonné, soyez-en sûrs, mon âme va quitter mon corps. A l'aide, à l'aide.

—Bah ! ne voyez vous pas, messieurs, que cet imbécile a le mal de mer ? dit un Allemand en passant.

Cette remarque amena un sourire sur les lèvres des deux amis, et ils se disposaient à convaincre Donat que son indisposition se passerait d'elle-même ; mais le pauvre garçon sentit une terrible crampe d'estomac, porta ses deux mains à sa poitrine et s'enfuit dans l'entrepont pour se cacher.

Comme le capitaine l'avait prédit, le ciel se couvrit peu à peu de nuages, et le vent, quoique déjà favorable, gîga en force. L'eau commença à s'élever et le *Jonas* dansa gracieusement sur les vagues qui accouraient à sa rencontre de la pleine mer.

Le capitaine marcha vers le pilote et lui dit :

—La fin de cette folle plaisanterie est arrivée, Corneille ; qu'on prépare des seaux et des cuves. Il y en a déjà une vingtaine là-bas couchés avec la tête au-dessus de la mer. Vite ! sinon ils vont faire là-dessous un affreux gâchis. En effet, la joie et les chansons s'éteignirent en peu de temps. Bientôt, plus de la moitié des passagers furent pris de violentes douleurs d'entrailles et de crampes d'estomac ; ils étaient pâles comme des cadavres, et pendant les moments de répit que leur laissaient leurs souffrances, ils interrogeaient l'espace d'un regard égaré et stupide, comme pour lui demander l'explication de ce mal mystérieux qui avait refroidi si soudainement leur enthousiasme et soufflé sur leur joie. L'Océan, dont le nébuleux horizon leur apparaissait au loin, leur avait envoyé son messager ordinaire, le mal de mer, pour leur souhaiter la bienvenue sur la plaine liquide.

Victor en avait été atteint un des premiers ; il était silencieusement courbé au-dessus du bord du navire, quand les souffrances diminuaient, il s'efforçait quelquefois de répondre par un sourire aux consolations de Jean ; celui-ci, qui était encore en bonne santé, prit enfin son ami par le bras pour le conduire dans sa cabine et l'aider à se mettre au lit. Pendant qu'ils descendaient, Victor lui dit :

—Ce n'est rien, Jean, je sais que cela se passera ; mais cependant, tu ne peux imaginer comme ce mal étouffant abat et torture l'homme. Je comprends la tuerie, j'ai ri aussi du pauvre Donat, mais c'est....

Une nouvelle crampe étouffa la parole sur ses lèvres. Jean allait de nouveau répondre à ses plaintes par des railleries, mais il sentit à son tour que le cœur lui tournait, et le violent effort qu'il fit pour surmonter le mal mouilla son front d'une sueur froide.

—Viens, viens, Victor, dit-il, descends. Ce malencontreux mal de mer ne se trouve pas sur le propre crû ; pas de roses sans épines ; cela se passera en dormant.

Un grand nombre de roses les descendirent les uns après les autres derrière les deux amis. Enfin, il n'en resta plus qu'une vingtaine sur le pont. Quoique ceux-ci fussent à l'épreuve du mal de mer, ils n'étaient pas cependant à leur aise. Ils étaient fables et découragés, et regardaient silencieusement les flots qui soulevaient avec une régularité monotone les flancs du navire.

Lorsque, à l'embouchure de l'Escaut, le *Jonas* entra dans le détroit, le capitaine dit à son pilote :

—Il s'écoulera quelques jours avant que ces d'imbéciles soient sur pied. Nous emploierons ce temps à mettre tout en ordre. Plus de familiarité avec les passagers. Fais savoir aux matelots que le premier qui s'amusera un peu trop avec les passagers, sera mis aux fers pendant trois jours. Qu'on prenne garde à nos moindres ordres ; je veux rester seigneur et maître sur mon navire ; nous sommes en mer.

IV

EN MER

En effet, la mer resta grosse pendant quatre jours ; elle devint même plus houleuse à mesure que l'on avançait dans le détroit et qu'il eut à lutter contre des vents variables. Pendant tout ce temps, les passagers étaient restés couchés dans leurs cabines, craignant de faire un mouvement, pris de nausées à la seule pensée des aliments, désorientés et abattus comme des gens à moitié morts.

La nuit où l'on sortit du détroit pour entrer dans l'Océan, le vent impétueux s'était apaisé, et les flots agités étaient devenus plus calmes. Pendant que le *Jonas* continuait sa route, sous un ciel clair et parsemé d'étoiles, les passagers éprouvèrent l'influence du temps favorable. Ils dormirent pour la première fois d'un sommeil réparateur et bienfaisant, qui fit couler de nouvelles forces et une nouvelle vie dans leurs veines.

C'était chose étonnante à voir, quand chacun apprit le lendemain sur le pont, la physionomie souriante, consolée, fortifiée et gai comme au jour du départ. Jean Creps et son ami Roozeman n'étaient pas des moins ravis. Victor surtout, en se voyant entouré d'un horizon sans bornes, leva les bras avec enthousiasme vers le ciel et remercia Dieu qui l'avait déjà rapproché du but désiré.

Un grand nombre de passagers, après leur heureux rétablissement, coururent sus aux bouteilles pour recommencer la fête ; mais le capi-

taine, qui se montrait maintenant ce qu'il était, sévère, rude et inexorable, leur fit lire un grand nombre d'articles qui défendaient tous cris disordinnés et tous rassemblements sur le pont, et ils furent informés que toute contravention à ce règlement et aux ordres du capitaine serait punie de l'emprisonnement au pain et à l'eau, à fond de cale.

Les passagers écoutèrent cette lecture avec une stupeur mêlée de colère ; quelques-uns s'empêchèrent les poings et s'emportèrent contre ces dispositions arbitraires, qui, d'après eux, ne tenaient qu'à leur ravir tout plaisir et toute liberté ; mais le capitaine leur fit comprendre en peu de mots que la loi lui reconnaissait sur son vaisseau une puissance sans bornes ; qu'il avait même le droit de brûler la cervelle à ceux qui se révolteraient contre lui ;—et, comme quelques-uns reçurent cette explication avec un murmure peu respectueux, il se mit à jurer si horriblement et à proférer de si terribles menaces, que les passagers virent qu'il parlait sérieusement et se soumettent enfin à la nécessité. Les matelots ne furent pas beaucoup plus polis. Dès que quelques amis étaient réunis sur le pont pour causer, un matelot accourait en traînant un cordage, ou un levier, ou tout autre chose, et criait sans respect pour personne :

—Hors du chemin ! gare aux jambes.

Deux ou trois autres, avec une égale vitesse, venaient du côté opposé et jetaient des seaux d'eau sur le pont pour enlever les traces du mal de mer.

Un troisième criait du haut d'un mât :

—Gare dessous, gare dessous, sacre-bien !

Et, après ce simple avertissement, il laissait tomber sur le pont, comme un aérolithe, une lourde poulie, au risque d'écraser réellement quelqu'un.

C'était la volonté du capitaine, il fallait montrer tout d'un coup aux passagers que la vie en mer ne peut pas être une éternelle fête, et les matelots, pour détruire toute illusion à cet égard, devaient faire leur service sans se retourner, et comme s'il y avait absolument que l'équipage sur le navire.

Vers midi, les passagers furent appelés sur le pont. Le capitaine déclara qu'on allait les divertir tous en compagnie de huit hommes, pour dîner ensemble désormais dans un plat de fer-blanc ou gamelle. Il lut ensuite une liste des passagers, et chaque fois qu'il avait nommé huit hommes, il criait :

—Première gamelle. Deuxième gamelle. Troisième gamelle.

Et, quand cet arrangement fut terminé, malgré les murmures et les plaintes, le capitaine leur fit comprendre que dorénavant le pain frais et le peu de volailles qui restaient encore, seraient réservés pour les malades. Les passagers devraient donc se contenter de la ration de mer journalière, savoir : de la viande salée, des pois ou des fèves, des biscuits, une petite mesure de genièvre et un litre d'eau potable. Chaque gamelle devait, à tour de rôle, désigner pour la semaine un de ses membres qui irait à la cuisine chercher le dîner pour les autres.

Immédiatement après, on sonna la cloche pour la distribution des vivres. On voyait courir de tous côtés des hommes avec des plats de fer-blanc pleins d'une nourriture fumante...., et quelques minutes après, tous les passagers se trouvaient réunis autour des gamelles.

C'étaient de singuliers convives que le sort avait donnés à Victor et à son ami Jean : un procureur de la République française, qui s'était entui de son pays pour des raisons inconnues ; un docteur en médecine ; un banquier allemand qui avait tout perdu à la roulette à Hambourg ; un jeune gentilhomme de la Flandre occidentale, qui avait dépensé le dernier débris de la fortune paternelle, avant son départ pour la Californie ; un officier français qui se vantait d'avoir tué son supérieur dans un duel.

À la première vue, Victor crut qu'il n'avait pas à se plaindre du sort ; et, en effet, comme nos amis avaient pris une place de seconde classe, ils n'étaient pas mêlés avec les pauvres gens de la troisième classe, qui dormaient et vivaient tous ensemble dans l'entrepont comme dans une étable.

Mais son cœur sensible fut blessé de la de la conversation grossière et ignoble de ses compagnons ? Pen tant tout le dit, il n'entendit que jurons et blasphèmes, jeux de mots stupides et sorties brutales. Alors il remarqua que la voix de ses compagnons était fatiguée et rauque, que leurs yeux étaient entourés d'un cercle couleur de plomb, et même que le nez du docteur était nuancé de tons pourpres, signes d'une ripaille continuelle. Il acquit la conviction qu'il était en compagnie d'un homme noyé dans les bois-sous et perdu par une canote dérogée toute délicatesse d'esprit et tout sentiment de moralité.

Pendant qu'il tombait ainsi dans des réflexions peu souriantes, ses compagnons pêchaient hardiment dans le plat et dévoraient la pesante nourriture avec un appétit féroce. Le mal de mer avait creusé leurs estomacs, et ils tâchaient de prendre leur revanche autant que possible. Heureusement, Jean Creps avertit son ami ; sans cela, Roozeman n'aurait songé à dîner qu quand il ne fût plus resté une seule tève dans le plat. Le docteur tira une bouteille de cognac de la poche de son pardessus et la vida presque à moitié, pour se rincer la bouche, disait-il. Les autres allumèrent qu'un cigare, qu'une pipe, et montèrent sur le pont, où se trouvaient en ce moment la plupart des passagers. Quelques-uns s'étaient étendus sous les rayons brûlants du soleil ; d'autres étaient assis sur des bancs ; mais le plus grand nombre se promenait par groupes.

(La suite au prochain numéro.)